

Eugénie Poret Petrucci
Désolidarisation

La solidarité est définie traditionnellement comme une obligation morale réciproque d'aide et d'assistance ou de collaboration gracieuse entre des personnes. Ce lien qui unit une communauté humaine, implique par un sentiment de responsabilité, d'avoir à répondre de soi envers les autres et au regard de sa propre conscience.

Malgré les inévitables divisions qui l'ont traversée au cours des derniers siècles, la France aime à se qualifier de Une et indivisible.

Les liens de solidarité semblaient s'y tisser de manière *naturelle* entre générations, entre proches, entre nantis et démunis. Puis, l'Église a peu à peu rempli les vides en accomplissant les tâches de soutien aux plus pauvres, de soins aux malades, de protection des enfants, jusqu'à ce que l'état laïc institue progressivement la solidarité sociale.

Après la seconde guerre mondiale, le Conseil National de la Résistance, qui a réuni les différents courants idéologiques durant les conflits, a élaboré dès 1945, le concept de Sécurité Sociale, comme programme politique pour la France libérée.

Le but premier était d'assurer une protection à ceux qui payèrent le prix le plus élevé de cette tragédie tout en intégrant une vision largement partagée qui permettait d'accroître la participation ouvrière aux organismes de protection sociale en équilibrant les rapports de force, par une solidarité fédératrice d'une population divisée par la guerre.

Les femmes qui, durant les deux guerres particulièrement meurtrières, ont montré leur courage et leurs capacités de résilience, obtinrent le droit de vote en 1944 et y associèrent leur *fièvre* solidaire et sociale.

Cette forme de solidarité nationale constituait le *ciment* d'une construction patriotique constituée de matériaux disparates, allant du communisme à la droite traditionaliste. Pour retisser le lien national, il convenait de réparer les blessures, rebâtir sur les ruines et repeupler le pays. Il fallait *remettre en marche* un pays encore divisé par les histoires terrifiantes de meurtres et de trahisons venant de partout et une forme de compensation venait recouvrir le silence imposé aux rescapés des camps Nazis, aux familles des martyrs ou aux enrôlés de force dans le STO (Service de Travail Obligatoire) en Allemagne.

La ville du Havre où je suis née fut rasée à 85 %. Cependant, malgré les souvenirs cauchemardesques entendus durant l'enfance, il me reste en mémoire les anecdotes joyeuses d'une solidarité entre les réfugiés et ceux qui les hébergèrent généreusement.

Aidée par les alliés d'outre Atlantique, LA croissance, devint le leitmotiv. L'expression biblique, « *croître et multiplier* » aboutit paradoxalement à diviser. Diviser pour produire à n'importe quel prix et pour consommer à outrance. Évidemment, *La Parole* évoquait l'assouvissement d'autres soifs, d'autres désirs spirituels et non de combler les besoins les plus triviaux.

La machine s'est emballée, emportée par la volonté d'ignorer le pillage de cette planète à laquelle les autres civilisations et les anciens avaient coutume de porter gratitude. Cette vision à courte vue n'avait qu'une justification à apporter à ce consumérisme outrancier : la satisfaction immédiate des besoins et son corollaire, l'individualisme présenté comme LA liberté, alors même que l'utilitarisme débridé allait transformer l'Homme en machine à produire et à consommer. Les

dernières manifestations en France portaient haut et fort comme revendication sociale Le pouvoir d'achat.

L'autonomie procurée par les assistances sociales a progressivement *libéré* des obligations à l'égard des personnes en situation de dépendance.

Les nouvelles générations ayant déserté les campagnes pour les villes, les familles se sont éloignées puis éparpillées, les couples se sont disloqués, la transmission transgénérationnelle a perdu sa valeur.

Avec l'individualisme à outrance, un vent de rationalisme nourri de scientisme a promu la maîtrise de soi comme volonté de toute puissance, balayant toute forme de spiritualité avec ses aspirations à l'humilité et à la disponibilité.

L'attention à autrui a laissé place à l'indifférence au sein des grandes villes occupées au *chacun pour soi*.

On a construit des lieux spécifiques, destinés aux personnes en perte d'autonomie, porteuses de handicap ou abordant le grand âge. On a regroupé dans des institutions se voulant *adaptées*, des enfants, des adolescents, des personnes en difficultés sociales ou comportementales, afin de *les prendre en charge* de manière professionnelle et « *dé-affectée* ».

On a ainsi formé des professionnels et créé des emplois pour *placer* au sein de structures spécialisées, souvent éloignées des villes, ces personnes, devenues des obstacles, des contraintes dont il fallait se *décharger*.

Refoulant toute culpabilité, on a *payé* la solidarité en écartant de soi ce qui pouvait entraver une marche vers le repli sur soi, pour aboutir à ... l'isolement, devenu fléau national.

Il aura fallu des événements comme la première canicule de 2003 ou la crise du COVID pour porter au grand jour la détresse des *oubliés* de la société.

Dans cette volonté toujours plus intense *d'aller de l'avant*, en reprenant à son compte des slogans demeurés impensés, cette crise de civilisation s'est appauvrie intellectuellement ; polarisée par les moyens, elle a négligé les fins. Afin de ne pas freiner cet emballement, il a fallu distendre le lien généalogique et se convaincre que tous les prétextes à l'exploitation de tout et de tous était le prix à payer pour *le bien commun*.

Depuis des décennies, les disciplines de la pensée, imperméables à une réflexion globale, cloisonnent les liens entre les diverses connaissances et figent les interactions possibles entre les activités et leurs conséquences, dans de nombreux domaines. L'incapacité à concevoir une multidimensionnalité des événements et leurs contradictions, a abouti à un aveuglement quant à la complexité des phénomènes de notre temps.

Ainsi, fait-on le constat a-posteriori, des maltraitances diverses que durent subir les plus faibles, *casés* dans des lieux de vie sans vie, dépourvus de toute reconnaissance sociale et *traités* comme des cas sociaux à nourrir et entretenir et qu'il a fallu déshumaniser pour éviter de s'y projeter.

La désindustrialisation de l'économie et l'industrialisation de l'agriculture ont laissé des régions entières en détresse, tandis qu'élevage et cultures intensifs n'obéissaient qu'à un mot d'ordre : Rentabilité.

La crise écologique, reconnue depuis quelques décennies, menace non seulement la planète, mais hommes et animaux qui subissent parfois le même sort de non reconnaissance et de souffrance.

Une société de surveillance intense et de soumission au diktats du numérique laisse peu de place à l'attention à l'autre. L'État, hyper centralisateur, se charge de classer, de chiffrer et d'évaluer le moindre projet, déresponsabilisant qui voudrait prendre des initiatives, même les plus utiles et généreuses.

Les multiples associations dites *humanitaires*, sont elles-mêmes emportées dans le vent des profits par cette reprise en main d'un état bureaucratique qui, désormais organise le contrôle de toutes les misères, en lançant des *appels d'offres* aux associations qui veulent *remporter les marchés*.

Les petites initiatives sont regroupées en des grands *trusts* où des salariés *gèrent* les bénévoles sur les terrains de l'assistanat, jouant ainsi sur les deux tableaux de la générosité publique par l'émotionnel, tout en remplaçant le rôle dévolu à l'État.

En 1985, à l'initiative empathique et solidaire de l'acteur très apprécié, Coluche, Les restos du cœur, créés pour donner à manger aux plus démunis, se sont transformés en une énorme machine où s'engouffrent les *people* qui reprennent ainsi l'avant-scène de la solidarité organisée.

Les généreux volontaires qui demeurent dans l'ombre s'y épuisent afin de permettre à chacun de se donner bonne conscience devant toutes les pauvretés. Tout cela dans un contexte indicible de gâchis alimentaire.

Appuyer sur les émotions *rapporte gros* et l'argent n'est pas totalement distribué à ceux qui en ont besoin, mais jouer sur la corde sensible fait contrepoids à la compassion.

Ce terme, banni du vocabulaire laïc, implique cependant que chacun se penche, regarde, parle, considère une personne perdue dans les dédales de sa déchéance comme son propre reflet en humanité.

La compassion est porteuse d'autres valeurs qu'il est impossible de chiffrer, car elle émane de la conscience et de la responsabilité de chacun envers chacun. Elle permet à tous de trouver une place au sein de la communauté des vivants, quels qu'ils soient.

Mais dans une France qui n'est pas à une contradiction près, le terme ne semble pas approprié, tant il est connoté spirituellement, alors que les innombrables fêtes religieuses *produisent* des jours fériés, sources de profits non négligeables en termes économiques.



